

Il est désirable que le prêtre de tous les temps, et de ce temps en particulier, par une culture intelligente de ses facultés, au prix d'un travail consciencieux, soit en mesure de faire bonne contenance parmi les gens du monde. On ne peut pas raisonnablement demander à chacun d'eux de tout savoir; mais on peut attendre qu'il y ait le plus grand nombre possible d'esprits cultivés capables d'inspirer, et au besoin d'imposer le respect, l'estime et la confiance.

Et cependant il demeure incontestable que c'est surtout de la science sacrée qu'un prêtre doit donner la preuve. Les exigences du monde à son égard visent de préférence cette obligation, en quelque façon professionnelle. On aime qu'un prêtre puisse parler avec compétence et autorité de Dieu, du Christ, de l'Évangile, du dogme, de l'Église.

Scire Jesum Christum... Est-ce là tout ce que le prince des Apôtres marque et recommande en cette courte parole? Le prêtre instruit, le prêtre exégète, philologue, archéologue, métaphysicien, théologien, pourra-t-il croire qu'il a la science du Christ, la science vraie et authentique, celle que son sacerdoce lui impose, celle de saint Paul, celle de Marie?

Non. Il y a une science autour du Christ, à l'occasion du Christ, pour ainsi dire, très estimable, très opportune, mais qui n'est pas l'équivalent de la « science du Christ », au sens propre et véridique du mot. Cette science supé-

rieure du Christ, étant donné la foi au dogme de l'Incarnation et tous les motifs de crédibilité auxquels il s'appuie, consiste à se pénétrer de plus en plus l'âme de tout ce que le Christ a été, de tout ce qu'il a fait, de tous ses états intérieurs, comme disaient les pieux oratoriens du XVII^e siècle, les Bérulle, les Condren, les Bourgoing, de toutes ses attitudes devant son Père, de tous ses sentiments dans l'accomplissement de son œuvre, de toutes ses dispositions envers ceux à qui il avait affaire dans sa vie publique; bref, à le connaître par une pratique assidue et une suite de recherches et de découvertes poussées aux profondeurs.

Cette science-là s'acquiert moins par l'effort intellectuel que par la paisible et pieuse contemplation dans la prière, par les mouvements du cœur droit et docile, généreux et pur, que par une industrie tout humaine : *secus pedes ejus*.

« Si quelqu'un m'aime, a dit Jésus, je me manifesterai à lui : ... *Qui diligit me, manifestabo ei meipsum*¹. Quelle parole! quelle promesse! quelle félicité! Recevoir directement du Maître adorable les éléments de la science vraie, la seule vraie, la seule qui permette d'instruire les autres et de leur faire du bien! Sur le Thabor intime de la conscience jouir de la transfiguration de l'Homme-Dieu, entrevoir le rayonnement du Verbe à travers les infirmités et les

¹ Joan. xi, 21.

humilités du Christ; approfondir la raison d'être, la nature, les conséquences, les grandeurs, les attraits de l'Incarnation et de la Rédemption; et cela dans la fête cachée et silencieuse de communications intérieures, sorte de colloques de l'ami avec son ami... *Qui diligit me, manifestabo ei meipsum.*

O Jésus, je veux vous aimer, parce que tous les titres à être aimé sont accumulés en vous. Mais en ce moment je veux vous aimer sous l'inspiration de votre déclaration séduisante, pour mériter l'honneur d'être instruit par vous, éclairé par vous, poussé par vous, très avant dans la science de votre personne et de votre œuvre.

III

Marie, Mère du Christ, de toutes les créatures, a été celle qui s'est le plus étroitement unie au sacrifice rédempteur de Jésus. Elle savait qu'il « fallait que le Christ souffrît ». Initiée aux exigences de la justice divine, elle en acceptait le martyre au cœur, les conditions. Bien mieux que saint Paul, par avance, elle disait : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi*¹. Quoi donc? ajouter quelque chose à la valeur

¹ Coloss. 1, 24.

infinie et surabondante des mérites du Sauveur! Saint Paul a-t-il eu cette prétention? Marie a-t-elle pu l'avoir? Non, certes. Cela veut dire que Jésus ayant de lui seul et par lui seul accompli la rédemption, cependant il daigne permettre aux créatures, objet de cette rédemption, de s'y associer, d'y joindre leur part de sacrifices, d'immolations et de mérites personnels.

Eh bien! la première de tous ceux et de toutes celles qui dans le passé, le présent ou l'avenir, ont répondu ou répondront à cette invitation austère mais glorieuse, c'est Marie. Mettez ensemble les souffrances des martyrs, les austérités des héros du cloître, les angoisses intérieures des âmes éprouvées, vous n'aurez pas l'équivalent de la participation prise par Marie au sanglant drame de la croix.

Regina martyrum... Reine des martyrs, lui dit l'Église. Et cet hommage n'a rien que d'exact et de véridique.

L'Église encore a institué, en l'honneur de Marie, une fête touchante, la Compassion de la sainte Vierge, laquelle précède de huit jours la grande et sainte commémoration de la Passion du Sauveur. Cette fête a-t-elle pour but de rappeler seulement aux croyants que Marie a été une bonne et tendre Mère, et qu'elle a beaucoup souffert de voir souffrir et mourir Jésus? Mais ceci est élémentaire et n'a pas besoin d'être enseigné. Il est plus qu'évident que Marie, cette

créature unique, exceptionnellement exquise et délicate, de qui toutes les puissances affectives, « rayon virginal et rayon maternel, » s'étaient concentrées sur le seul Jésus son bien-aimé, a dû sentir le glaive aux sept pointes lui déchirer le cœur, du premier au dernier instant de la Passion.

Non, c'est une autre pensée, une autre beauté, que l'Église propose à notre admiration.

La compassion supérieure de Marie n'a point été seulement une pitié attendrie qui s'imposait à tous égards, mais une participation librement prise aux douleurs et à la mort du Sauveur, en vue du salut du monde. Et c'est pourquoi, dans cet affreux récit de la Passion, depuis la trahison de Judas et le reniement de saint Pierre, jusqu'à l'agonie et à la mort sur la croix, nous ne surprenons pas un instant Marie à protester contre les horreurs que Jésus endure. Elle se serait rencontrée avec lui, sur le chemin du Golgotha, d'après une tradition pieuse et acceptée de l'Église; mais dans cette rencontre même elle ne profère pas une parole qui stigmatise le supplice et cherche à y soustraire son divin Fils. Et quand on est arrivé sur le Calvaire, quand les bourreaux de circonstance s'acharnent à clouer les mains convulsives, à clouer les pieds qui se tordent, Marie est là, à proximité; elle voit tout, elle entend tout. Nos mères, en pareille occurrence, auraient poussé des cris à émouvoir des tigres, elles se seraient précipitées

contre les ouvriers de la sinistre besogne, pour les désarmer ou pour mourir, Marie ne dit rien. Et quand enfin le supplicié pend à la croix, Marie continue de se taire : *Stabat mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa*. Pauvre, pauvre mère, adossée au gibet, elle sent les trépidations que le mourant lui imprime; peut-être, des plaies béantes, il lui tombe sur le front ou sur les mains des gouttes de sang : elle se tait toujours. Debout, dans l'attitude du prêtre qui sacrifie, elle offre sa douce Victime pour le salut du monde. Encore une fois, elle savait qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il mourût, et dans la lumière sublime des conditions de la rédemption, et dans le sentiment de sa vocation qui l'appelait à s'y associer, elle acceptait que son Jésus souffrît et mourût.

Telle a été Marie, tels devons-nous être, toutes proportions gardées, nous, prêtres, coopérateurs nés du Christ.

Une part de notre sacerdoce indubitablement consiste à prendre pour nous la déclaration de saint Paul : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi*. Quand nous aurons mis au service de notre vocation sainte, et dans l'exercice du ministère auquel nous sommes appliqués, toute notre bonne volonté professionnelle, notre activité, notre intelligence, notre patience, il nous restera d'unir généreusement nos peines et nos épreuves, celles que les hommes connaissent, celles qu'ils ignorent, à la Passion du Christ.

Oh! dans la vie du prêtre, quel qu'il soit, cet élément de puissance et de fécondité, cette source cachée et mystérieuse d'apostolat, qui saura les comprendre, qui voudra en user habituellement! Un prêtre qui chaque jour, au début de sa tâche sacrée, les yeux et les lèvres sur son crucifix, se tiendrait pour honoré de souffrir avec Jésus, son Maître, aimerait d'amour cette coopération austère qui lui est proposée, l'accepterait pour le salut du monde en général, et le salut en particulier des âmes qu'il dirige; un prêtre qui ferait entrer dans cette oblation silencieuse et concourir à cette œuvre discrète toutes ses souffrances sans exception, peines douloureuses et simples contrariétés, aurait, de ce seul chef, des ressources incomparables pour le bien.

IV

Enfin Marie, Mère du Christ, de toutes les créatures de la terre et du ciel, a été et sera à jamais celle qui a le plus aimé Jésus-Christ.

Qu'elle l'ait aimé inexprimablement, en sa qualité de mère d'abord, cela se conçoit et cela s'impose. Songez donc que cette incomparable créature, éminemment douée par Dieu des dons les plus rares, y compris ceux du cœur, reposerait sur Jésus tout seul toutes ses tendresses. Songez aussi que Jésus devait être l'enfant, l'adolescent,

le jeune homme le plus parfait, le plus beau de toutes les beautés accumulées et assorties entre elles, que jamais l'humanité eût connu. Cette Mère et ce Fils, leurs attraits mutuels, leurs complaisances réciproques, l'intimité de leur commun amour, mais c'était le poème par excellence de la maternité épanouie et fière.

En outre, et surtout Marie éclairée, ainsi que nous le disions tout à l'heure, des plus hautes lumières de la révélation, savait que derrière les sourires et les caresses de son Jésus se cachait le Verbe, résidait Dieu. Sa tendresse naturelle se doublait incessamment d'adoration, de piété, et de tout l'élan du plus surnaturel amour.

Il faut presque renoncer à rien dire davantage. La pensée, l'imagination et les mots restent au-dessous de la réalité, à d'innombrables distances de la réalité. Qui se représentera jamais, en ce monde, ce que dut être pour Marie ce dualisme harmonieux de ses puissances affectives en face de Jésus, quand la Mère et l'adoratrice se fondaient, pour ainsi parler, en une seule extase d'amour!

Taisons-nous... Mais nous, prêtres, sur ce point comme sur les autres, sachons comprendre que Marie est notre modèle sacerdotal, et qu'à son exemple nous devons aimer tendrement Jésus-Christ. Nous avons eu l'occasion de consacrer à ce sujet capital un entretien tout entier. Essayons de nous souvenir des titres généraux et des titres particuliers qu'à Jésus-Christ à être aimé de ses prêtres : *Manete in dilectione mea.*

Oui, entre le Christ et nous, c'est bien là le sommet des relations désirables, leur couronnement et la condition suprême de leur fécondité. Il faut que tous, sans exception, au *diligis me* nous puissions loyalement répondre : *Etiam, Domine.*

Il ne s'agit pas d'en arriver à une piété sensible, à une dévotion émue et douce. Cela ne dépend pas de nous, et cela n'est pas nécessaire. Nous savons tous ce que c'est que d'être loyalement l'ami de quelqu'un, et comment le bien-être qu'on éprouve de l'attachement n'est pas toujours le meilleur élément de l'amitié, ni le plus sûr.

Quand nous inclinons à partager les idées, les sentiments, les tendances de l'un de nos semblables; quand il y a communauté sincère entre son esprit et le nôtre; quand tout ce qui le touche nous intéresse à fond; quand nous souffrons de ses souffrances et sommes heureux de ses joies; quand surtout nous nous sentons disposés et prêts à lui sacrifier nos biens, notre temps, notre liberté, notre vie s'il le fallait, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, c'est que nous aimons.

Pas n'est besoin de jouir de je ne sais quel attendrissement surajouté à cet état contrôlé et véridique. La preuve est faite pour nous. Nous aimons.

Eh bien! transportons à nos rapports avec Jésus-Christ cette notion et cette expérience des

choses. Consultons-nous sincèrement. Descendons aux profondeurs de notre conscience. Voyons, aux marques significatives que nous venons de dire, si Jésus-Christ est pour nous un ami, si nous le tenons loyalement pour le premier et le plus nécessaire de nos amis.

O Marie, en terminant cette méditation nous nous adressons à vous. Mère du Christ, vous avez qualité pour être surtout Mère des prêtres, ces autres Christ. La piété des disciples de M. Olier vous nomme : *Regina cleri.* Ce titre n'est pas le plus achevé ni le meilleur. Soyez notre Mère à tous. Appliquez-vous, obstinez-vous à étendre sur nous vos sollicitudes les plus délicates. Un bon prêtre, un saint prêtre de plus dans le monde! N'est-ce pas pour vous séduire, vous qui depuis la croix ne rêvez que du salut du monde? Prenez-nous donc au point où nous sommes, et faites-nous sentir, avant que les jours bénis de la retraite ne s'achèvent, votre pieuse et intime assistance. Si nous sommes blessés, guérissez-nous! Si nous sommes tombés, relevez-nous! Si nous sommes languissants et tièdes, fortifiez-nous! Si nous sommes déjà ferveurs et désireux de la sainteté, attisez notre ferveur, augmentez nos désirs. Mettez-nous tous en mesure de répondre pleinement comme vous, à l'honneur de notre vocation sublime ici-bas, dans l'effort et la lutte, un jour, bientôt, à jamais, dans la joie et la récompense du labeur accompli! *Amen, amen.*